



Delhi - Inde

Chamsia

02-01-2009

"Incredible India!"

Voilà l'accueil que vous réserve les panneaux publicitaires de l'aéroport international Indira Gandhi de New Delhi. Puis c'est l'angoisse du tapis roulant : mon bagage est-il arrivé ? en un seul morceau ? sans avoir été visité ? etc... Puis la sortie où finalement j'arrive à passer sans me faire agresser par les 58 chauffeurs de taxis ni les 42 porteurs de rigueur. Le climat est doux, 12° C avec un brin de soleil, mais la vue est obstruée par un brouillard digne de Londres, à la différence qu'ici il s'agit d'un immense nuage de poussière.

64,5 roupies pour 1€, un taxi pré-payé, une odeur de masala... Ca y est, je suis de retour en Inde ! Je grimpe dans mon taxi de luxe (8,5€ la course, on peut appeler ça du luxe) et découvre le nouveau visage de Delhi. Embouteillages, motards avec casques, chantiers de métro, 4x4 Toyota et lunettes de marque. Heureusement, quelques Indiennes en sari sont encore assises en amazone à l'arrière de la moto, les échafaudages sont en bambous rafistolés, et les déchets traînent sur les bas-côtés. Mais presque pas une vache ne circule au milieu de la fourmière urbaine... En trois ans, Delhi tend vers l'occidentalisation.

Je descends à Defence Colony chez des amis d'amis, Robert et Tiphaine, avec qui le courant passe tout de suite. Bel appartement de marbre blanc, un peu dur à chauffer quand la nuit tombe, mais chaleureux et situé à deux pas du marché. Quartier un peu huppé, la bourgeoisie Delhiote vient ici boire un café Lavazza avec un cheesecake et acheter du shampoing L'Oréal. Bon, il y a aussi les toilettes à ciel ouvert, le boui-boui à sambossas et les fruits de saison à 10 Rp le kilo... Ma cousine Fatema arrive tout fraîchement de Suisse et nous voilà parties à la conquête de la ville des Grands Moghols. Déjeuner dans le resto tamoul du coin où nous dégustons un « rava », sorte de crêpe trouée comme une passoire et remplie d'une farce que l'on choisit : légumes, noix de coco fraîche, patates masala, ou même les trois à la fois. Une multitude de sauces accompagne toujours le plat et met nos papilles en éveil. Là, on a forcé sur le gingembre, ici sur le cumin, et souvent sur le piment ! Nous nous ruons ensuite sur le bazar du coin, pour pouvoir s'habiller décentement. Tunique et pantalon bouffant pour tout le monde, couleurs et broderies sont de sortie. Nous montons à quatre dans le rickshaw, sans que cela n'étonne personne à part nous bien sûr, et humons la foule qui s'agite dans les ruelles noires de monde. On se bouscule, on se marche dessus, on repère un article, on chope un thé au passage, on négocie vaguement et le marché est conclu.

Le rickshaw est LE moyen de transport du coin. Citadin, ce scooter à trois roues est coiffé d'une sorte de boîte de conserve en guise d'habitable et d'un vague rideau faisant office de porte. Au gré de son conducteur, il se faufile parmi les voitures sans respect aucun du code de la route. Il faut savoir que se déplacer dans Delhi avec un engin motorisé relève du miracle, les rétroviseurs sont rentrés vers l'intérieur ou inexistantes puisqu'on s'oriente au bruit des klaxons. Les camions et les bus le précisent bien à l'arrière de leur train : « Horn please ! » alors que les rickshaws ripostent par un « keep distance ». Je pense dans mon for intérieur que si j'arrive à circuler dans cette ville avec la Cox, je pourrais me sortir de n'importe quel pétrin !

La dynastie des Grands Moghols est d'origine persane. Venus de Samarcande, les descendants de Gengis Khan et Tamerlan (rien que ça...) ont établi l'épicentre de leur pouvoir à Kaboul. Babour le fondateur puis son fils Homayun, Akbar le plus fameux, Shah Jahan, Jahangir et Aurangzeb, tiennent la liste chronologique de ces empereurs musulmans amoureux des arts, conquérants de l'Inde des Maharajahs. Tout le XVIe siècle aura été marqué de leur empreinte.

A Delhi, de nombreux fragments architecturaux de cette époque sont éparpillés. Le Fort Rouge tout d'abord, au nord de la vieille ville et faisant face à la Grande Mosquée du Vendredi (Jamma Majid), donne une impression massive d'invincibilité. Les hauts murs de grès rouge sont relayés par des lanternons finement ciselés, la porte de Lahore est coudée, petits détails stratégiques pour perturber l'ennemi. Aujourd'hui l'accès aux différents palais se fait par une longue allée de vendeurs de souvenirs ("Come and see my shop madam, not to buy madam, just to have a look madam!"). On y retrouve la salle d'audience publique et celle privée (Diwan e Khas/Diwan e Am), vastes portiques aux arches polylobées. Tous sont reliés par un réseau de bassins asséchés qui laissent supposer la magnificence et l'effet luxuriant du lieu. Comme au tombeau d'Homayun, tout réside dans l'alternance entre marbre blanc et grès rouge tranchant sur le vert des pelouses et le bleu du ciel. Les lieux les plus importants sont distingués par du marbre blanc et des incrustations de couleurs rappelant toujours des motifs végétaux. On reconnaît l'influence de la Perse à cet amour des fleurs et à l'appel de la poésie.

La Grande Mosquée quant à elle laisse un désir de méditation. Nous entrons par la porte sud après avoir traversé le quartier musulman, que l'on repère à ses odeurs de viande, aux toques et barbes blanches. L'esplanade immense distribuée sur les quatre côtés, aménagée en colonnades, les différents bâtiments : la salle de prière, dominée par trois dômes en forme de bulbe, et une porte qui lui fait face à l'est, où la lumière jongle avec le rouge du grès. Au centre de la place, un grand bassin pour les ablutions, pas de toute fraîcheur. Partout des plumes et des déjections de pigeons.

Nous continuons la balade vers le tombeau d'Homayun. Petit havre de paix malgré la foule incessante de visiteurs en tout genre, scolaires indiens, couples mixtes (anglais/indien), étrangers suivant leur petit guide. Les gamins sont un peu timides, ils



viennent dire bonjour, faire des photos avec nous et exercent leur anglais. Moi et Fatma sommes habillées en Penjâbi ce qui fait beaucoup rire les collégiennes. Nous restons là un long moment, sur l'esplanade en hauteur du bâtiment, à profiter des rayons du soleil couchant bercés par le chant des oiseaux. Un repas de thé et de Golab Djoma (pâtisserie au miel et à la farine, absolument pas gras...) devant les derniers potins de Bollywood sur Zoom TV et au lit.

Virée au sud de la ville où nous partons visiter le Qutb Minar, grand minaret de plus de 70m de haut construit au tout début du XIIIe siècle qui rappelle les dynasties afghanes de Ghazni. L'architecture est cependant beaucoup plus complexe, le minaret est bourré de cannelures où les niveaux vides alternent avec des registres de versets du Coran. Le site est très prisé des touristes indiens, photos de famille, sortie de classe, tous aussi curieux de nous voir, les uns nous disent bonjour les autres nous immortalisent sur leur téléphones portables. Quelques vestiges de la mosquée adjacente au minaret symbolisent le parfait syncrétisme des styles et à la fois l'originalité de l'Inde. S'il n'y avait les arabesques, on se croirait dans un temple bouddhiste ou hindou, seule l'iconographie du dieu concerné change. On retrouve les mêmes arcs polylobés, les linteaux-piliers-bases de colonnes travaillés et les motifs végétaux partout.

Dans un style complètement différent, le Lotus Temple est un des lieux incontournables de Delhi. Ce temple de toutes les religions forme comme son nom l'indique une fleur de lotus semi éclose. Une atmosphère très sereine y règne. Comme la plupart des monuments de Delhi, et je me demande si ce n'est pas le cas de toute l'Inde, la foule est au rendez-vous. 153 personnes sur chaque photo, Indiens et Occidentaux confondus, des cris, des pleurs et des bousculades. Mais aussi des rires, des tintements de clochette et des odeurs de jasmin.

Enfin, le quartier Nizâmuddin est un dédale de ruelles qu'il ne faut pas manquer. Il porte le nom d'un poète soufi dont le tombeau est très apprécié des pèlerins autant que des mendiants. Perdu dans un labyrinthe d'échoppes à bondieuseries, on en distingue difficilement l'entrée. Une foule de regards noirs, un sentiment un peu terrifiant, et on arrive sur cette petite place de marbre sculpté, qui vit au rythme des cinq prières quotidiennes. Le tombeau en lui-même est un bâtiment placé au centre, décoré de dorures, autour duquel les femmes multicolores font leurs prières. Don obligatoire, il faut également laisser son nom pour immortaliser son passage. Quand nous notons les nôtres, le teneur du registre s'exprimant dans un persan irréprochable se souvient : « Sadozaï ? Issaq Sadozaï ? ». Et oui, notre grand-père venu sur les lieux il y a plus de 35 ans... A croire que l'intendant connaît le registre par cœur... On se demande même avec Fatema s'il ne le lit pas tous les soirs avant de se coucher ! En signe de reconnaissance, le monsieur sans âge nous offre un voile sacré chacune et des petites sucreries divines.

Voilà pour Old et New Delhi. Quinze jours dans le coin, nous ne pouvions manquer l'immanquable séjour à Agra. 200km de distance, soit 7h de bus aller et 6h de train retour (en express bien sûr). Arrivée dans une marée humaine de touristes... Nous avons évidemment choisi le week-end le plus peuplé de l'année, entre Noël et Nouvel An, où tous les Indiens sont de sortie. Nous trouvons un rickshaw-wallah pour nous faire faire le tour de la ville. Azim Khan connaît les trucs et astuces de sa ville natale, les petites ruelles pour éviter les embouteillages, les recommandations appropriées à chaque site. Nous visitons donc le Fort Rouge d'Agra, qui n'est que partiellement visitable le reste étant réquisitionné par l'armée. Assez similaire à celui de Delhi, il se distingue par son luxe plus exacerbé et sa vue plongeante sur le Taj Mahal. Guides, touristes et singes se bousculent. Impossible d'avoir un sentiment quelconque face à la majesté des lieux, tant les nuisances sont physiques et sonores. On arrive quand même à décrocher une photo un peu originale, à percevoir le rouge alterné de blanc et quelques incrustations de pierres précieuses dans une salle un peu cachée. Puis c'est de nouveau la lutte... Non merci, pas de guide, ni de carte postale, ni de photo, ni de guide, ni de... pfffff, le CD tourne en boucle, et nous tentons de rester aimable. Nous filons ensuite vers le Taj Mahal, juste pour apprécier les rayons du soleil couchant se baigner sur les rondeurs des dômes du mausolée. Nous sommes sur le sable charrié par la rivière Yamuna et là, oui, on ne peut que contempler la force tranquille du monument. La gigantisme, l'irréel et la finesse, tout se mélange et donne lieu à la contemplation.

Un réveil matinal (5h30), une bruine hivernale et un Taj Mahal pour bien commencer la journée. Que demander de plus... Une vraie enceinte fortifiée que ce tombeau de la reine Mumtaz, femme de Shah Jahan. Pas de chaussures, pas de nourriture, pas d'appareil électronique, pas de livre... Derrière une fortification de grès rouge, il apparaît, sublime, dans un voile de brume et flatté par les premiers rayons du soleil. Nous profitons de la quiétude pour savourer chaque instant, chaque minute, chaque seconde qui diffère de la précédente. Une grande allée bordée de bassins d'eau et décorée de cyprès mène au monument, flanquée de part et d'autre par des pelouses verdoyantes où sont plantés des arbres de différentes espèces. Quelques fleurs mais très peu, du marbre et du grès essentiellement. On est vraiment subjugué par le Taj, il attire la foule comme un aimant, chacun y va de sa photo, ou plutôt de sa rafale de photos... Tandis que les mosquées latérales (en grès rouge) baignent encore dans le brouillard, le macaron au citron sort peu à peu de sa torpeur. Quatre minarets délimitent la terrasse sur lequel il repose, et de chaque côté des iwans ouvrent sur l'intimité du tombeau. Les façades extérieures sont ornées de reflets de couleurs, alors que l'intérieur, sans éclairage, est quant à lui incrusté de pierres précieuses. Les fleurs et autres motifs végétaux sont le dénominateur commun à toute cette dentelle de marbre, suggéré, dessiné, sculpté ou incrusté, on les retrouve sous toutes les formes. Onyx, cornaline, jade, rubis et lapis-lazuli complètent la liste des matériaux précieux. Notre



seul regret aura été de ne pas avoir le soleil plus haut pour le voir illuminer l'intérieur du mausolée. Mais heureusement, nous avons eu le loisir de le voir dans de bonnes conditions, sans trop de monde, et avec juste un voile de brouillard (d'autres n'auront eu qu'une purée de pois !).

Petit café dans la vieille ville avec vue pour nous remettre de nos émotions matinales. Il est 9h et les singes dégustent les mets volés sur les terrasses. Nous partons pour Fatehpur Sikri, ville construite par Akbar mais abandonnée peu de temps après pour cause d'assèchement de la nappe phréatique. La ville rouge. Ville dont peu de portions sont visitables, les palais et la place principale sont les vestiges les mieux conservés tandis que gisent à ciel ouvert les ruines d'un caravansérail le long de la porte des éléphants. Dans la zone visitée, nous sommes agressées tout du long par les gamins et autres racoleurs, tous se prétendent guides et personne ne nous laisse en paix. Harcèlement moral ou comment user les nerfs des honnêtes gens. Avec toute cette foule, touristes et vendeurs confondus (en plus des dévots venant sur la tombe d'un saint), il est impossible d'apprécier le site à sa juste valeur. Le seul souvenir que j'aurais sera certainement le bruit de tous ces gens... Nous avons heureusement trouvé un peu de quiétude dans les ruines et apprécié le trajet en bus pourri depuis Agra. A l'aller j'étais plaquée contre le pare-brise en m'estimant heureuse de ne pas être collée à l'arrière sur les sièges éjectables ou debout... Au retour, nous étions confortablement assises, et pour le même prix.

Grande impression donc que cette quinzaine indienne. Pour les anecdotes, nous fêtons Noël au cinéma de Pahar Ganj, en regardant le dernier film avec Shah Ruh Khan (Rab ne bana di Jodi pour les connaisseurs) et passions le réveillon 2009 en plein suspens devant Jodhaa Akbar, film retraçant l'histoire de la femme rajpoute de l'empereur. 4h de film qui nous ont fait passé de 2008 à 2009. A minuit nous pestions contre les pétards et autres feux d'artifices qui perturbaient les chansons. Amour, Tolérance, Beauté et... Bollywood pour bien commencer l'année...

HAPPY NEW YEAR à tous!

Delhi - Inde

Chamsia

12-01-2009

Old Delhi Station, 8 Janvier 2009, 17h45, direction Varanasi.

Cette gare enferme à elle seule un tel microcosme qu'il lui fallait bien un paragraphe autonome. On pourrait s'assurer que tous les chemins de l'Inde ne mènent pas à Rome mais bien à une gare ! On pourrait y enfermer seule la population de la région parisienne que ça ne suffirait pas à rendre l'atmosphère surpeuplée. A l'entrée, il faut se munir d'un billet pour pouvoir accéder aux informations. Lesquels panneaux n'affichent rien de correct, surtout concernant le n° des voies, et s'attachent le plus souvent à afficher les arrivées plus que les départs.

M'orientant tant bien que mal par le seul train en partance à 18h15, quai n°8, je découvre que chaque quai a en réalité deux numéros, soit deux quais en un. Donc pour trouver le quai 8 il faut descendre au quai 9. La logique indienne, vous m'en direz tant... Un peu surprise, le quai est presque désert. Je prends le temps de souffler et d'écouter battre le cœur de la gare. L'odeur y est répugnante, les trains à l'arrêt laissant les toilettes accessibles, on peut repérer sur les rails leur emplacement exact, à chaque extrémité de wagon... Un vrai régal n'est ce pas... Ne croyez pas si bien dire, car c'est le paradis... de la souris ! Pas le petit rat du métro français, non non, c'est bien le royaume de la souris géante, celle qui trame sur le haut du crâne les cicatrices du passage d'un train, et celle qui fait peur aux chiots par sa taille. Elles se délectent de chaque peau de banane, paquet de chips et autres restes de samossas, slaloment entre les déjections des uns et des autres, et ne sont nullement craintives d'un coup de savate. Dans le monde des hommes, je suis tout autant comblée d'exotisme par la présence de quelques « hijras », cette caste de travestis, gays et eunuques habillés en sari et maquillés à souhait. Un gloussement à mon passage, un regard timide derrière un voile de couleur et je suis quitte.

Mon esprit retrouve peu à peu son pragmatisme après ce bain de foule et s'inquiète à 20 min du départ officiel du train de ne voir que très peu de gens arpenter le quai n°8. Je me renseigne, je scrute l'horizon telle Jasmine du haut de son minaret, et, bien moins romantique, j'essaie de comprendre la situation. On me parle du quai n°11. Je trouve sur mon chemin un joli petit moine tibétain, l'air perdu, qui ne baragouine rien ni de hindi ni d'anglais. Il va également à Varanasi par le train de nuit. Je le prends sous mon aile et nous filons vers le fameux quai, au bout du quai n°10. Ouf, c'est bien là, ça se bouscule, ça crache, ça hèle, ça couine, les bagages et les enfants d'abord, et tout ce monde qui s'agglutine comme les différentes pièces d'un puzzle géant.

Le train arrive enfin, mais a décidé de ne pas aller jusqu'au bout du quai. C'est donc la ruée vers les wagons de tête. Nous laissons, le moine et moi, la vague passer n'essayant même pas de la surfer par peur d'y rester engloutis. Nous attendons quelques instant avant de nous engouffrer à la recherche du bon wagon. Encore faudrait-il que l'information soit disponible... Nous trouvons en premier lieu celui du moine, grâce à la présence de quelques congénères et autres tibétains laïcs, et je



m'avance à tâtons vers le wagon de troisième classe n° B1. S7, S5, S3, S1, puis B1. Je monte, je charge, je m'assieds. Enfin j'y suis ! Toute une aventure ! Puis c'est la routine, un départ avec seulement 20 min de retard, des gamins qui braillent, des ronfleurs, des lâchés de gaz et une arrivée à Varanasi trois heures après l'horaire prévu.

Varanasi - Inde

Chamsia

13-01-2009

Varanasi, Bénarès de son nom anglicisé. Il est 11h du matin, brouillard et gadoue se sont coordonnés pour m'accueillir. La bruine matinale a recouvert les briques de la chaussée par une boue marron mélangée d'excréments bovins et de toutes sortes de curiosités : feuilles de bétel, crachats rouges, journaux, plastiques et autres déchets organiques. Ici une biquette habillée d'un T-shirt violet, là une chienne avec les mamelles au ras du sol, et partout des vaches, des vaches et des vaches. Blanches, noires, rouges, jaunes, des vaches et encore des vaches. La densité de population est aussi impressionnante qu'à Delhi, à laquelle il faut ajouter son équivalent d'animaux vivant aux côtés des hommes. Saupoudrez de rickshaw, motos, vélos, bus et vieux babu venus finir leur jours dans la ville la plus sacrée de l'hindouisme, et vous aurez une petite idée de l'ambiance des rues de Varanasi.

Petit quart d'heure théologique. En effet, Varanasi est la ville de Shiva, un des dieux les plus vénérés de l'Inde. Il forme avec ses confrères Vishnu et Brahma, la Trimurti soit le principe suprême d'organisation du monde. Chacun a une fonction bien précise dans l'ordre socio-cosmique : Brahma est le créateur, Vishnu le préservateur et Shiva le destructeur. On fait donc appel à ce dernier quand les démons trop puissants ne peuvent être détruits autrement qu'en engloutissant le monde avec eux. Bien peu de douceur féminine me direz-vous dans ce monde de brutes de dieux. A mon sens, les Indiens de l'Antiquité ont sublimé le rôle de la femme, car outre celui de la compagne, il existe une déesse ultra puissante qui réunit en une seule la part féminine de tous les dieux existant, Durga. Et chaque déesse est une des multiples facettes de Durga. Vous suivez toujours ? Bon, revenons à Varanasi... Le Gange a ceci de particulier qu'un bain dans ses eaux permet de se purifier de ses péchés, de cette vie et des antérieures, et mourir sur ses berges devient l'ultime libération du cycle des réincarnations.

On peut refermer le chapitre théorique, et entrer dans la réalité. De nombreux vagabonds en fin de vie viennent terminer leurs jours ici. Les plus pauvres et les plus atteints physiquement s'en remettent à leur karma et aux bourses des généreux touristes pour espérer se payer une crémation avec de la sciure de bois. Les autres viennent en famille et ont droit à de somptueux bûchers de santal au Manikarnika Ghat. Le corps est soigneusement recouvert de tissus dorés et chacun attend en priant les dernières flammes. Puis on se baigne, on se rase, et on repart. Next please ! Voilà ce qu'est la surpopulation... Selon les dires de certains on effectue jusqu'à 200 crémations par jour. Et à chacune, on vous y convie comme on vous emmènerait à Disney World. Malheureusement, la grâce de Varanasi ne m'a pas tout à fait touchée. A cause de ce côté foire à bestiaux peut-être, ou tout simplement parce que la lumière est restée bloquée au dessus d'une solide épaisseur de nuages. J'ai pourtant essayé ! Une longue marche le long des multiples ghats, ces escaliers qui mènent au fleuve et font office de berge, m'a plus permis de faire le décompte des gens qui viennent vous harceler pour vous parler que de savourer le soi-disant mysticisme. Comme disait Huxley « voyager c'est découvrir que tout le monde a tort », on pourrait résumer ainsi mon passage à Varanasi. Trop d'attentes, trop de lecture, trop de perturbations, je ne sais pas, je n'ai pas réussi à apprécier.

J'ai malgré tout gardé un peu de curiosité et suis allée faire une promenade en bateau, une autre en moto, et ai pu voir la ferveur d'une Pooja au temple des singes. Les fidèles viennent ici rendre hommage à Hanuman. On entre dans le temple sans chaussures ni téléphone ni appareil photo, un toucher des marches et une bénédiction au front, passage par l'achat de fleurs et de pâtisseries que l'on fait bénir. La musique est prenante, on psalmodie des chants et on lève les bras pour que le dieu entende mieux. C'est un moment fort, assez entraînant, où je me perds dans des réflexions sur l'ego. Comment en avoir dans une telle masse de gens ? Je médite aussi sur la puissance des images et la signification qu'on peut leur donner. Je comprends que certaines religions soient iconoclastes, quand on voit l'importance qui leur est donnée. J'en arrive à la conclusion que le Bouddha ne pouvait bien naître qu'en Inde, car ici toute personne un peu exceptionnelle devient une légende !

Le dernier jour donc, je me réconcilie tout doucement avec la spiritualité des lieux. On est dimanche, les gamins jouent avec des milliers de cerfs-volants, certains se battent au fil coupant et d'autres courent aux quatre vents pour collecter les bouts de papier vaincus. Je fais une petite offrande de fleurs au Gange, une bougie dans des pétales de rose, et admire la plaine lune monter et rougeoyer sur l'horizon du fleuve. Définitivement, il faut être sur ces berges avec cette ville, elle est comme une femme timide qui ne se livre pas au premier regard.

Je m'autorise pendant ce court séjour à Varanasi, une petite escapade archéologique. Ayant suivi des cours d'art indien à la fac, j'avais envie de voir de mes propres yeux le site de Sarnath, à une dizaine de kilomètres de là. Sarnath est un haut-lieu du bouddhisme, car c'est à cet endroit précis que le Bouddha a rencontré ses premiers disciples et fait son premier sermon, après l'Eveil à Bodhgaya. Ces deux épisodes sont très souvent représentés dans la statuaire et la



peinture à presque toutes les périodes de l'Histoire. Le site, ou « Parc Archéologique » d'aujourd'hui, montre des vestiges plus tardifs, datant du règne d'Ashoka (IIIe s. av. J.-C.). Il a été le premier souverain à avoir adopté le bouddhisme comme religion d'Etat. Des ruines éparpillées dans un vaste espace à la pelouse remarquablement tondue et verte, des bâtiments identifiés comme des monastères ont été conservés sur quelques niveaux de briques cuites. Egalement, le fameux pilier d'Ashoka, un fragment ici où sont inscrits des « édits », le chapiteau étant toujours l'emblème de l'Inde : quatre bustes de lions adossés à la barbiche bouclée. Le Dhamek Stupa est un bâtiment immense, d'une trentaine de mètres de hauteur et presque autant de diamètre, qui présente encore quelques décors floraux et svastikas anciens.

Le parc est agréablement calme, quelques pèlerins venant faire le tour du stupa dans le sens de la circumambulation (sens des aiguilles d'une montre), et d'autres curieux de toutes confessions venant juste rendre hommage. Je suis surprise par autant de calme. L'explication viendra plus tard, quand j'apprends que les enseignements du Dalaï-Lama, présent depuis deux jours à Sarnath, terminent à 15h30. L'afflux est alors massif et haut en couleurs, la tenue vestimentaire de chacun prouvant un peu plus combien ils viennent de loin. Tibet, Ladakh, Chine, moine ou nonne au crâne rasé et à la tenue pourpre, vieille bonne femme descendue de sa montagne avec ses tresses et son sac tenue à la force de son front, gamins de la ville venus faire des prières et jouer autour des bâtons d'encens. Parmi eux quelques néo-bouddhistes ou Occidentaux en mal de religion, hippies des temps modernes. Longs moments d'observation méditative.

Autre Ville/Région - Bangladesh

Chamsia

27-01-2009

Ayant quitté Varanasi sans regrets, me voilà en transit pour 24h à Calcutta. Kolkata, de son nom indien, m'inspire bien plus et me met à l'aise. La ville est bouillonnante, embouteillages sur fond de bâtiment victorien, le loisir n'est pas un luxe mais un devoir. Je n'en dis pas trop pour l'instant, mais j'attends avec impatience d'y retourner.

J'embarque donc de bon matin pour prendre le bus, direction Dhaka, Bangladesh. Je tombe sur Mr Mon Ange Gardien qui me facilitera grandement le voyage et les formalités de douane. Hussein est un Bangladeshi qui sait faire preuve d'hospitalité et de générosité, il connaît bien l'Europe pour y être allé en voyage d'affaires. Il explique à mes yeux innocents certaines coutumes de son pays : les truands de la frontière qui vous change de la fausse monnaie, la fouille aléatoire des bagages à la douane qui dépend de l'humeur des uns et du portefeuille des autres, la corruption de la police, les bandes armées dans les quartiers chics de Dhaka, etc etc... Welcome in Bangladesh !

Ma première impression aura pourtant été assez bucolique, les 300 km qui séparent Dhaka de Kolkata se faisant en 13h de bus, j'ai eu le temps d'observer le paysage... Et je suis charmée par la beauté de ce pays. Des rizières, des bananeraies, des palmeraies, des bambouseraies, bref, du vert partout couvert d'un voile de poussière, un horizon toujours plat et mouillé. La terre regorge d'eau, même en cette saison hivernale réputée pour être la plus sèche de l'année. Pour sûr, pas une goutte ne tombe du ciel mais les bras du Gange et du Brahmapoutre sont omniprésents. Outre le riz, la seconde activité économique du pays semble être la fabrication de briques. On m'expliquera plus tard que le fleuve charrie quantité d'alluvions et de sédiments mais absolument aucune roche, pas le moindre petit caillou. La seule construction en dur qui résiste aux inondations c'est donc la brique cuite, faite à partir de ce même limon, et qui existe déjà à l'époque Maurya (IVe s. av. J.-C.). Dans les villages de la campagne, on préfère pourtant utiliser la bonne vieille technique de la cahute tressée en roseau sur des pilotis de quelques briques. Peu importe si la maison est emportée, on a l'habitude, on la reconstruira une fois la saison des pluies terminée.

Ce morceau de l'Inde, West Bengal avant la partition, est à bien des égards plus choquant. Un des pays les plus pauvres de la planète, surpeuplé avec environ 1000 personnes au km², touché tous les ans voire deux fois par an par des catastrophes climatiques, on ne compte plus les records du Bangladesh. La misère est à tous les coins de rues, entre bidonvilles citadins, mendiants exhibant leurs tares, et cadavres flottant sur le fleuve. Ici, la mort ne fait pas partie de la vie comme en Inde, mais la vie a un prix bien plus dérisoire. L'Islam étant la religion dominante, pas question de réincarnation ou de fatalisme. Ici on se bat pour vivre. Pour un bout de peau de poulet, pour un sac de jute converti en pagne long, pour quelques coups de pédale rémunérés. Tout est recyclé, pas pour la planète, mais pour subsister. Tout a un prix, et même la corruption devient intelligible...

Dhaka - Bangladesh

Chamsia

31-01-2009

Pays : Bangladesh.

Ville : Dhaka.

Quartier : Gulshan.

Un matin comme les autres où je me réveille la gorge sèche, les yeux collés et le voile de la moustiquaire sur mon visage. Le doux son des chauffeurs claquant les portes de leur outil de travail dans la caisse de résonance qu'est la cour, les



hommes-hurlleurs qui crient les vertus de leur marchandise, les pots d'échappement et autres klaxons, tout ce petit monde à mon chevet de si bon matin. Mon premier geste, ouvrir la porte-fenêtre et laisser échapper tous ces petits ennemis qui ont cherché à se ravitailler gratis. Quand on m'avait dit que Janvier-Février était la meilleure période, on avait omis de me signaler que c'est aussi celle où les moustiques sont les plus voraces. Le premier soir, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et me suis admirée à 3h30 du matin avec la moitié du visage dévorée. Le deuxième soir, je bénissais l'inventeur de la moustiquaire, et jurais qu'on ne m'y prendrait plus...

Petit déjeuner à la française, du thé et des toasts beurrés, un semblant de confiture chimique et le Daily Star pour avoir quelques nouvelles du monde : les décrets de la nouvelle Premier Ministre du pays, le discours d'Obama à Washington, tant de morts à Gaza, le réchauffement climatique. Une bonne journée qui s'annonce. La lumière du soleil perce le brouillard de pollution et vient se figer sur les feuilles des arbres du balcon. Un mollah appelle ses fidèles à ne pas oublier que Dieu les regarde, tout comme la cuisinière rappelle à son collègue que les patates ne vont pas s'éplucher toutes seules.

Mon premier contact avec la Cox. Depuis 4 ans au point mort, elle séjourne dans un coin du chantier naval d'Yves, mon hôte. Je suis évidemment toute émue de la voir enfin pour de vrai, et malgré tout ce que j'ai pu entendre, elle est en parfaite santé, prête à se dérouiller les jantes. Je trépigne et sautille autour comme un chamane Apache autour d'un feu sacré. J'invoque les esprits Volkswagénien et ne doute pas une seule seconde que cette petite voiture verte me mènera jusqu'à Paris. Les clés corrodées ouvrent mon sésame et l'intérieur est encore mieux que l'extérieur. Elle a cette douce odeur de vieux grimoire, des araignées un peu partout, quelques tâches de rouille et le volant au cuir craquelé. Mais les sièges sont presque neufs, et le tableau de bord est resté intact de même que le compteur qui affiche 000002 km ! La simplicité est de rigueur, un volant, deux clignotants et trois boutons (phares, essuie-glace, warning). Pas de rétroviseurs latéraux ni de ceinture, ici on conduit à l'oreille et au bon vouloir divin. Sous le capot arrière, des disques et des fils, un Made in Brazil, du cambouis et de l'huile. Première mission : trouver comment s'appelle chaque pièce et surtout, à quoi fichtre ça peut bien servir... Bien que le moteur ne tourne pas encore, faute de batterie et de connexion électrique, les pièces essentielles sont en bon état. Je suis rassurée et range mes cauchemars de moteur neuf à importer dans un tiroir. Pour parler technique, il s'agit d'un modèle 1200cc (1192 cm³), 7 CV de puissance fiscale, 34ch de puissance DIN. Construite en 1974, elle est équipée de certains aménagements de 1300cc, comme le circuit électrique en 12V et un carburateur Solex 31PICT. La voiture à vide pèse 760kg (108kg pour le moteur), et ne supporte pas plus de 1160kg (soit une charge supplémentaire de 400kg, ça va être limite pour les cadeaux...).

Pour revenir à des considérations plus pragmatiques, je me demande comment je vais faire pour conduire dans ce pays. Ayant le volant à gauche et la conduite étant à droite, je pars déjà avec un handicap. S'il n'y avait que ça... La « nationale » qui mène au chantier naval, dans la banlieue nord, est une quatre voies sans signalisation avec un terre-plein central et des bas-côtés ensablés. Constamment embouteillée, il faut en général une bonne heure pour faire une quinzaine de km. Pas de code de la route, chacun fait comme il le sent. Se côtoient donc de chaque côté quatre files de bus bondés, un gamin de 15 ans au volant, et de camions indiens sur la voie express. La voiture est un pauvre véhicule insignifiant, et les rickshaw moto et vélo sont des insectes nuisibles. On croise parfois des passants courageux qui risquent leur vie à courir pour traverser la route.

La route est, outre ce chaos, le royaume de la couleur. Les bus sont dessinés sur le patron d'une boîte de sardines verte, violette ou rouge, fenêtres et roues en plus, sauf qu'ici on met aussi les sardines sur le toit. Les camions au capot jaune sont décorés de paysages bucoliques et de métal clouté, jamais en manque de romantisme pour des choux-fleurs. Les rickshaw à moteur sont presque comme en Inde, mais la cabine de pilotage est hautement sécurisée, cage de fer vert où même passer les doigts est risqué. Quant aux rickshaw-pullah (à vélo), ils sont ornés de visages de stars peints en rose fluo avec des expressions toujours dramatiques. Tout ce petit monde laisse place à chaque corps de métier, vendeurs de cacahuètes, de bananes ou de cigarettes à la pièce, un thé au lait trop sucré, des magazines kitsch et des cartes SIM à 5 euros. Au feu rouge, on propose le Lonely Planet, enfin, une photocopie, où le prix diffère en fonction de la qualité du papier. Les mendiants gravitent par milliers, un gamin à demi-mort dans les bras d'une furie, un jeune sans doigts, un vieil aveugle, un homme-tronc. Tout existe, même ce qu'on n'oserait pas imaginer. Et les gens indifférents tranchent parmi eux, les femmes surtout. Ici des saris multicolores aux reflets brillants, là des salwar élégants, ce costume 3 pièces composé d'un pantalon bouffant, d'une tunique jusqu'aux genoux et d'un long foulard porté de part et d'autre des épaules, ou encore une jeunette au jean's moulé. On croise quelques voiles noirs en travers du visage, qui la plupart du temps cherchent plus à cacher la graisse de la femme mariée que le visage d'une beauté. Les mœurs acceptent les bras nus et le ventre à l'air, mais c'est une injure que de montrer un bout d'épaule.

Rien de tel qu'une petite balade en bateau pour s'échapper de ce brouhaha citadin. Une virée à deux heures de route, plein nord, où Brahmapoutre et Gange marient leurs eaux. Nous avons rendez-vous avec une dizaine d'éminents personnages pour une croisière musicale à bord du B-613. Ce bateau est un des premiers bijoux d'Yves et Runa, vieux grément typique du Bangladesh, il est aménagé en une sorte d'hôtel pour recevoir les rares touristes de passage dans ce coin du monde. Nous voguons avec les derniers rayons du soleil au milieu des eaux calmes, regardons les courageux pêcheurs plonger le fil de leur vie quotidienne dans les sédiments grisonnants du fleuve. L'atmosphère y est aussi chaleureuse que dans un cocon,



l'ambiance est tamisée par la lumière des bougies et la légère humidité qui vous chatouille le visage. Attraction ou répulsion, le Bangladesh joue avec vos sentiments.